

MON DOUX JUMEAU



NINO HARATISCHWILI

MON DOUX JUMENT

*Traduit de l'allemand  
par Dominique Venard*

Libella  

---

Maren Sell



Cet ouvrage a été traduit avec le soutien du Goethe-Institut financé  
par le ministère allemand des Affaires étrangères

Titre original :

*Mein sanfter Zwilling*

© 2011 by Frankfurter Verlagsanstalt GmbH, Frankfurt am Main

*Pour la traduction française :*

© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-355-800-38-2

*« Le corps de l'autre, qui empêche de voir son âme.  
Oh, ce mur, comme je le hais ! »*

Marina Tsvetaïeva



PREMIÈRE PARTIE

LÀ-BAS





Je regarde ton visage : si pâle, si paisible, et j'éprouve le sentiment familier que j'ai toujours éprouvé et je m'en méfie en même temps que je le ressens. Je me demande comment il est possible que je ne ressente rien d'autre que cette proximité. Encore maintenant...

Je ne pourrais expliquer ce sentiment à personne : je n'ai pas le droit de le ressentir au regard de ce qui s'est passé, au regard de l'avenir, de *mon* avenir. Mais c'est comme ça, et lentement je l'accepte, cet élan qui semble survivre à tout.

Seule – pour la première fois je suis seule, dans tous les sens du terme : pensée, corps, âme. Mais encore une fois, mon sentiment, le tien, celui enfin que j'éprouve maintenant, ici, avec ton visage devant les yeux, semble vaincre la peur, la gommer. Ne reste que cette formidable proximité, cette douceur.

Je ne sais comment il est possible que tu m'aies toujours offert cette douce proximité ; aucun sentiment ne peut être doux pourtant, puisque la douceur comprend déjà en soi qu'elle ne dure pas, qu'elle est une réalité qui surgit comme une piqûre d'abeille pour se perdre dans le néant. Mais ma douceur à moi persiste, elle est autre, elle est la chose la plus

durable de toute ma vie. Et j'ai depuis longtemps cessé de la questionner...

Me voici donc, quelques jours avant mon départ. Je suis assise sur la plage, la mienne, la tienne, celle d'où nous partions toujours pour aller nager dans l'eau froide, assise dans le sable, froid et humide parce qu'il pleut depuis deux jours.

Bientôt, je me couperai les cheveux et j'irai tête rasée au-devant des pensées nouvelles et du vent glacé. Mèche après mèche, je perdrai en poids, en pesanteur, et, peut-être, je gagnerai en liberté. Je suis assise dans notre crique où nul, à part nous, ne s'est jamais aventuré tant l'endroit paraît rude et froid ; je suis assise là où, pour la première fois, j'ai voulu t'offrir mon amour alors que tu ne pouvais pas encore l'accepter, où nous avons passé tant d'heures matin et soir, après que tu eus réappris la parole, où nous avons si souvent murmuré à la mer nos secrets, nos promesses, nos envies et nos projets.

Je suis là, assise. Je te regarde et je ressens l'ivresse originelle de la proximité, et je danse cette ivresse sur la tombe de la solitude, car, pour moi, cette proximité n'est rien d'autre qu'un déni de la solitude, une victoire du désir élémentaire, dionysiaque.

Je suis douce, souple comme de la laine et mon intérieur est lisse et soyeux – comme si j'étais un bébé, un fœtus, choyé, désiré, et encore à l'abri du monde.

Tu m'as si souvent dit que j'avais oublié qui j'étais, et tu n'avais peut-être pas tort. Et je ne l'ai peut-être jamais su avec toi. Je ne l'ai peut-être compris que quand j'ai eu cessé de combattre cette douceur en moi, peut-être seulement quand j'ai été repue d'elle, je ne sais pas. Mais je sais que je ne suis pas toi, que je ne le suis plus. Et le savoir ne me fait pas peur, pas plus que la solitude, le silence, les questions qui viendront après et qui sont peut-être comprises dans le

mot *avenir*. Je vais devoir pleurer. Je vais devoir vomir tout ce qui m'a nourrie et il n'y aura personne pour me tenir le front, ça aussi je le sais. Et après ?

Je regarde ton visage. Tu es beau. Tu es toujours merveilleusement beau et je ne peux m'empêcher de sourire. Je regarde ton visage et je me dis que je te suis reconnaissante pour cette douce proximité et cette altérité cruelle. Que cette proximité – même si c'est un sentiment que je ne partagerai jamais plus avec personne, ce qui le condamne à mourir un jour –, je la laisse aller.

Je te regarde.



En fait, tout a commencé par la fin.

Ce matin-là, Tulja m'a appelée et m'a dit qu'il était là. Elle me réveillait. Mark avait emmené Theo à l'école et j'étais restée au lit – avec la mauvaise conscience de ne pas m'être levée, de ne pas avoir fait le petit déjeuner et de n'avoir joué aucun rôle dans le rituel familial du matin –, pourtant j'étais restée au lit, vaincre ma mauvaise conscience avait été plus facile que je n'avais craint et, pour une grasse matinée, j'étais prête à rater chaque seconde des matins gris de Hambourg.

La porte venait à peine de se refermer quand le téléphone se mit à sonner et, devant l'insistance de la sonnerie, je m'extirpai du lit en pestant, au bord des larmes de voir ainsi gaspiller de précieuses minutes de sommeil, et me traînai à quatre pattes jusqu'au téléphone posé sur la commode. Par une sorte de loi naturelle, on le reposait toujours aux endroits les moins appropriés.

– Réveille-toi, je sais que tu es là. Il est revenu.

– Bon sang, Tulja, tu sais que tu es dure avec moi ? Pour la première fois depuis un siècle, je peux dormir un peu, mais non, voilà que tu me réveilles. S'il te plaît, tu pourrais...

– Non, je ne peux pas. Tu ne comprends pas ? Il est là, bon sang, réveille-toi ! Je n’arrive toujours pas à y croire. Il a débarqué comme ça, notre petit Adonis, tu n’imagines pas comme il est beau. À sept heures ce matin, il me réveille pour me dire qu’il est en ville, qu’il compte rester un moment, qu’il veut...

– Tulja, qui ? De qui parles-tu, de qui s’agit-il, bon sang ?

– Ivo, Ivo, notre Ivo !

Je faillis lâcher le téléphone. Je l’ai peut-être lâché, d’ailleurs, je ne m’en souviens plus. J’étais tellement bouleversée que je titubai en arrière et m’assis sur le lit. « Tombai » serait plus juste.

Pas un jour de mémoire consciente où je n’aie pensé à lui, où je ne me sois demandé ce qu’il devenait, où il était, s’il allait bien. Mais en sept ans, ces pensées étaient devenues une routine calme, apaisée, évidente, à tel point que je m’étais persuadée qu’elles n’avaient rien à voir avec la réalité. J’avais *mon* Ivo, qui vivait dans ma tête et pour qui je m’inquiétais, mais l’autre, le véritable Ivo en chair et en os, je ne l’avais pas revu depuis sept ans et il était sorti de ma vie, il avait suivi sa route, une route si éloignée de la mienne que chacun de ses pas l’emportait un peu plus loin de moi.

– Qu’est-ce qu’il vient faire ici ? fut tout ce que je trouvais à dire.

– Comment veux-tu que je le sache ! Cela fait à peine une heure qu’il est chez moi et il vient de sortir acheter des cigarettes. Il fallait que je t’appelle...

– Mais il a bien dû dire quelque chose ?

– Quelle importance, mon Dieu. Il est là, pour le moment c'est tout ce qui compte. Il a dit qu'il pensait rester quelque temps, et ce n'est pas moi qui chercherai à l'en dissuader.

– Il t'a demandé de mes nouvelles ?

– J'ai passé une heure à l'embrasser, le pauvre, il ne pouvait plus parler, je crois bien que j'ai failli l'étrangler.

Je retrouvais dans la voix de Tulja l'exaltation déjà presque oubliée qui s'emparait d'elle toutes les fois qu'il était question de lui. Un mélange de fierté maternelle à l'égard d'un enfant que la vie n'a pas gâté et qui mérite un amour d'autant plus démonstratif et expansif et d'un certain orgueil personnel parce que Ivo incarnait ce qu'il y avait de mieux à ses yeux et que c'était certainement en lui qu'elle voyait le plus la marque de son éducation.

– Que veux-tu que je fasse ? Que je hurle de joie ? Et pourquoi m'appeler moi ? Je veux dire, tu attends quoi de moi ? demandai-je désespérée, regrettant aussitôt la stupidité de ma question parce qu'il avait suffi d'une seconde pour que je redevienne une gamine, la petite-fille de Tulja.

Le silence se fit à l'autre bout de la ligne. Je savais très bien que Tulja agissait de manière extrêmement contradictoire et que, esclave de ses émotions, elle ne réfléchissait pas toujours longtemps avant de dire ou de faire quelque chose, mais là, je me méfiais d'elle parce que durant toutes ces années, je n'avais pas réussi à démêler ce qu'elle pensait réellement de notre histoire à Ivo et à moi, ce qu'elle savait et ce qu'elle brodait autour, ce qu'elle s'imaginait et ce qu'elle avait exactement cherché à empêcher.

– Oh, on sonne, le revoilà. Je dois lui ouvrir. Je te rappelle d'ici une heure ou deux. Ou lui te rappellera. En tout cas, on se voit ici bientôt.

Je voulus répliquer, mais Tulja avait déjà raccroché. Mon besoin de sommeil s'était envolé, j'étais parfaitement

réveillée. Je m'efforçai de mettre de l'ordre dans mes pensées, j'allai à la cuisine, me fis du café et m'assis au bar pour lequel Mark s'était tellement battu et que je n'avais jamais aimé. Je tremblais de tout mon corps, mes yeux brûlaient. Je fermai les mains autour de ma tasse et fixai à travers la fenêtre la petite pluie grise. Spectacle habituel auquel je ne m'habituerai jamais. Mon regard tomba sur mes doigts moites et mon alliance – fine, discrète, pour laquelle j'avais si longtemps hésité, me demandant si c'était bien elle dont j'avais envie pour m'accompagner le reste de ma vie.

Je savais que tout allait être bouleversé, je savais que le mieux serait de m'y opposer – d'appeler Mark pour lui demander de m'emmener avec lui sur son tournage, de poser le petit chez ses grands-parents et de disparaître quelque part en attendant que les nuages soient passés.

Il fallait qu'il revienne un jour. Je m'y attendais, je m'étais souvent imaginé ce moment, repassant dans ma tête tous les scénarios possibles. Je m'étais armée, m'étais crue à l'abri. Mais jusqu'à aujourd'hui, tout s'était joué dans ma tête. Jusque-là, j'étais la marionnettiste et je tenais les fils.

Mes années avec Ivo et toutes les guerres menées à cause de lui, avec ou sans lui, n'avaient pas entamé l'assurance dont j'avais toujours fait preuve à l'égard de notre passé ; je m'étais imposée et je l'avais gardé dans ma vie. Ignorant tous les bons conseils, j'avais accroché nos photos d'enfance et raconté à Mark la version officielle de notre histoire, je lui avais envoyé pour ses anniversaires des colis sans aucun mot d'accompagnement – du moins tant que j'avais eu son adresse –, et j'avais porté des toasts à sa santé à toutes les fêtes familiales, ce qui n'avait pas manqué de susciter des discussions houleuses, voire des engueulades à table.

Je l'avais figé dans un passé définitivement clos et privé de toute possibilité de développement, cela aussi, j'en avais



parfaitement conscience. J'avais gardé dans ma tête l'enfant, l'adolescent, l'homme qui avait partagé sa vie avec moi, qui vivait en moi, dans mon monde à moi. Mais lui était parti. Il était sorti de ma vie, et sorti de sa propre vie que j'avais si longtemps considérée comme mienne.

Je m'arrachai à mes pensées, allai dans la salle de bains, pris une douche, bus encore un café et enfilai un pantalon noir. Tandis que je tentais de choisir un haut, debout devant l'armoire, j'eus un black-out et fixai l'amoncellement de chandails, T-shirts et chemisiers sur les rayonnages. Je le fixai longtemps, comme si la solution, l'explication, le calme dont j'avais un si urgent besoin étaient là, cachés. Je revis son visage, le visage qu'il avait lorsque je l'avais vu pour la dernière fois, et portai instinctivement une main à mes lèvres pour ne pas crier.

Oui, tout a commencé par la fin. Mais dans ma vie, il n'en avait jamais été autrement : la structure familiale dans laquelle j'avais – dans laquelle nous avons grandi avait toujours marché sur la tête. Un jour, je n'avais plus osé accoler de possessifs aux membres de ma famille. Parce qu'il suffisait que je dise *mon* père ou *ma* mère, *mon* frère ou *ma* grand-mère, pour être obligée d'ajouter un *en fait*.

- Ton père ? Et pourquoi tu n'habites pas avec lui ?
- Parce que mes parents sont divorcés.
- Et pourquoi tu n'habites pas avec ta mère ?
- Parce qu'elle vit en Amérique.
- Elle ne t'a pas emmenée avec elle ? Pourquoi ?
- Parce que nous en avons décidé ainsi.
- Et elle revient de temps en temps ?
- Non, c'est toujours nous qui allons chez elle.
- Mais pourquoi tu habites chez Tulja ?
- C'est la tante de mon père, autant dire ma grand-mère.
- Et pourquoi tu n'habites pas chez ta vraie grand-mère ?

– C’est ma vraie grand-mère, nous n’avons pas d’autre grand-mère.

– Et pourquoi ta sœur porte ton nom, mais pas ton frère ?

– Parce que mon frère est adopté et qu’il a gardé le nom de ses parents.

Plus tard, pour éviter tout cela, je pris l’habitude de dire : c’est Leni. C’est Tulja. C’est Ivo. C’est...

Je sortis de mon état comateux, un T-shirt bleu marine à la main. Je l’enfilai. Il me rappelait mon mari, mon enfant, me rappelait que j’étais dans l’ici, le maintenant, et que tout ce à quoi mon cerveau était en train de s’accrocher était passé. Je respirai profondément et me forçai à sourire, j’avais besoin de sentir de nouveau la terre sous mes pieds.

Je cherchai le téléphone qui, cette fois, avait plongé sous la couette, et j’appelai ma rédaction.

– Salut, Leo. Je voulais prévenir que vous ne me verrez pas pendant quelques jours, il faut que je fasse quelques recherches pour la biennale et je ne reviendrai pas avant mercredi au bureau, ça ne pose pas de problème ?

– Oh... très bien. Mais demain, alors ? Tu devais venir manger à la maison demain soir. La soirée-surprise pour Nadia, tu te rappelles ?

J’avais complètement oublié.

– Rappelle-le-moi demain, j’essaierai au moins de passer, ok ?

– Tout va bien ?

– Oui. Pourquoi ?

– Tu as l’air speed.

– Oh, le stress familial habituel. Tu connais.

– Ok, je te passe un coup de fil demain. Tâche de venir. C’est important pour elle. Ok ?

– Je vais voir ce que je peux faire. Ciao.

Je raccrochai, honteuse d'avoir accusé ma petite famille de me stresser. Ça aussi, je connaissais : mentir, mentir pour Ivo. Cela faisait longtemps que je n'avais pas été obligée de le faire, et même si ce mensonge-là n'était pas bien grave, j'eus honte. J'aurais voulu ne jamais avoir répondu au téléphone tout à l'heure, j'aurais voulu que Tulja, cette vieille peau, n'ait jamais appelé. Une fois de plus, je luttais – contre les faits. Je refusais d'accepter une vie au-delà de ce que je pouvais imaginer.

J'allai dans mon bureau et allumai mon ordinateur portable. Une heure plus tard, j'avais abandonné la lutte, j'étais assise en pleurs à mon bureau, les mains serrées sur la photo de mon fils – dernier ancrage, dernier point d'attache –, je pressais mon visage contre la table et plissais fort les yeux, à deux doigts de hurler au secours.

L'arrivée d'Ivo dans notre famille aussi avait été une fin par quoi tout avait commencé.

Sa mère, avec qui mon père avait eu une liaison, était morte. Son père d'abord en prison, où il était mort quelques années après. Lui – muet, refusant d'adresser un mot à quiconque. Et moi – la seule à comprendre sa langue et à pouvoir parler pour lui, ce qui fut d'ailleurs l'unique raison pour laquelle on nous laissa Ivo.

J'avais sept ans, ma sœur onze.

Nos parents venaient de se séparer et ma mère, assez vite après le divorce, partit travailler aux États-Unis pour une grande multinationale pharmaceutique où elle était chargée de mixer je ne sais quels produits toxiques dans l'espoir que des lendemains moins sombres et plus sains justifieraient ensuite les dégâts. Elle partait aussi pour James, oui, James, qu'elle épouserait plus tard. Elle nous avait laissé le choix, à ma sœur et à moi, et même si aujourd'hui cela paraît totalement incompréhensible, nous avons toutes les deux décidé, pour des raisons très différentes, de rester avec notre père qui était pourtant la cause principale de l'effondrement de notre famille et de notre vie. Il en fut donc ainsi...

Ma mère avait dû renoncer à nous bien que la garde lui revînt – elle était fatiguée, très fatiguée. Nous étions tous fatigués. Si elle était allée en justice, nous ne serions jamais restées avec Père, il n’aurait pas eu le droit de nous garder, mais elle choisit de ne pas le faire. Notre mère – en cas de litige – aurait-elle obtenu la garde d’Ivo, et, surtout, aurait-elle souhaité l’adopter ? Autant de questions auxquelles je n’ai jamais su répondre.

De la même façon, si l’on y réfléchit, qu’on n’aurait jamais dû permettre à Père d’adopter Ivo. Toujours est-il que, bizarrement, nous nous sommes tous retrouvés chez lui.

Ma sœur s’était détournée de notre mère – elle ne comprenait pas qu’elle pût quitter un homme pour l’amour duquel une femme avait été tuée, et elle resta avec Père plus par défi qu’autre chose, car jusque-là il avait toujours été pour elle une sorte d’étranger. Enfant, contrairement à moi, elle n’avait jamais été très proche de lui, aussi resta-t-elle pour se venger de notre mère à qui elle ne pouvait pardonner de vouloir partir, d’avoir retrouvé l’amour avec un autre homme et de vouloir lutter pour son propre bonheur, au besoin sans nous.

Quant à moi, je restai avec lui parce que j’avais peur qu’Ivo ne soit pas confié à maman et que nous soyons séparés.

Ma mère, hystérique, se déchaîna contre notre père ; ses glapissements durèrent neuf mois, après quoi elle s’assit tout simplement devant ma sœur et moi et nous demanda où nous, enfants, souhaitions vivre. Aujourd’hui, je me dis que c’était la chose la plus honnête et la plus sincère que notre mère pouvait faire : nous laisser libres. Ne pas nous transplanter de force à l’autre bout du monde, dans un pays inconnu. Pourtant, ma sœur ne lui a jamais pardonné,

pourtant, il m'est toujours resté un grand vide, justement parce qu'elle nous avait demandé de prendre cette décision que nous étions bien incapables de prendre.

Elle nous laissa à un père de plus en plus *addict* au sexe et à la boisson, qui s'empressa de recueillir le fils de sa défunte maîtresse. Qui de remords, cette fois, commença à ramener chez lui tout ce qui était de sexe féminin et avait deux jambes. Qui ne tarda pas à perdre son travail et vécut dès lors aux crochets de ses enfants, eux-mêmes entretenus par leur mère grâce à l'industrie pharmaceutique et à James. Père était totalement dépassé, et c'est ainsi que Tulja entra dans notre vie.

Tulja, la tante de mon père, était une femme plusieurs fois divorcée, sans enfant, entre deux âges encore, qui habitait une grange aménagée, conduisait un vieux camion et n'avait pas de chats, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre. Elle aimait la poésie et tous les poètes défunts, écoutait des airs d'opéra italiens, et gagnait sa vie grâce à un vieux stand de location de bateaux que lui avait laissé son deuxième ou troisième mari. Bizarrement, elle parlait très peu de ses époux. Sa vie était faite d'une multitude d'histoires, vraies et inventées, auxquelles elle finissait elle-même par croire si fort qu'elles se fondaient en une seule et unique grande histoire où il devenait impossible de démêler le vrai du faux. Avec Tulja, la réalité ressemblait toujours à de la fiction. Elle croyait à l'astrologie, à la mystique, à la nature. Elle avait du sang perse dans les veines, affirmait-elle, et les traits d'une reine babylonienne – ça se voyait ! –, traits assez particuliers dont mon père avait hérité et qui expliquaient en partie l'attrait qu'il exerçait sur les femmes.

J'avais neuf ans quand nous sommes partis vivre chez elle, à Niendorf, petit bourg endormi sur la côte de la Baltique.

Mon père nous récupérait les week-ends et nous passions les mois de juillet à Newark, New Jersey, où notre mère faisait ses petites expériences de chimie amusante pour le compte de Merck & Co, en compagnie de James. L'été, nous faisions toujours comme si notre vie avec Père était un conte de fées et Tulja la reine des grands-mères, parce que notre grange, notre père alcoolique et la valse de ses conquêtes, les folles virées en bateau que nous entreprenions sans rien demander à personne et l'immangeable confiture de coings de Tulja – tout cela nous paraissait mille fois mieux que Newark et les efforts désespérés de Mère pour nous lier à elle.

Le plus étrange dans tout cela était que de nous trois, Ivo était finalement le seul qui lui donnât le sentiment d'être encore notre mère et la certitude que jamais nous ne pourrions – ni surtout ne voudrions – la remplacer. C'était comme ça depuis qu'il s'était repris et avait retrouvé la parole et que, pendant nos étés à Newark, il berçait notre mère d'une illusion d'intimité.

Chacun de nous souffrait de cette absence de famille. Ivo se taisait, moi je m'efforçais de rester la plus discrète possible, presque invisible, me concentrant uniquement sur mon rôle de prête-voix d'Ivo, tandis que ma sœur Leni, de quatre ans mon aînée, s'isolait de plus en plus. C'était elle la plus visiblement atteinte, même si elle refusait de l'admettre. Elle se mit à porter des accusations, rendant surtout notre mère et Ivo responsables de tout, et désapprit de sourire.

Mère aussi souffrait, elle se disputait avec James et nous couvrait de cadeaux stupides ou nous entraînait dans des virées minutées à travers les différents parcs nationaux et autres réserves d'animaux. Elle s'asseyait encore au bord de

nos lits alors que nous avions depuis longtemps passé l'âge où nous aurions eu plaisir à écouter des histoires.

Elle me manquait terriblement, mais j'étais trop fière pour le lui montrer et je faisais toujours comme si notre vie était parfaitement normale. Je jouais les filles pas compliquées, et Ivo, qui à l'époque avait déjà développé un sens phénoménal de la psychologie humaine, se pliait à tout, se montrait souple, docile, volubile, toujours partant pour ces randonnées et virées qui nous pesaient et débordant d'un enthousiasme sincère vis-à-vis de tout ce que ma mère organisait pour nous.

Quand Leni eut enfin cessé de punir Ivo qui, à ses yeux, incarnait le malheur de notre famille, nous en prîmes notre parti et nous résignâmes à ce que notre vie fût ce qu'elle était. Nous eûmes donc une enfance presque heureuse, un peu folle, un peu aventureuse, un peu livrée à elle-même, et presque saturée de l'amour dont les adultes désemparés nous abreuvaient, amour qui ne pouvait pas être vraiment sain ou qui, en tout cas, nous était prodigué sous une forme pas très saine.

Voilà la version de ma vie que je devais confier plus tard à mon mari, mes amis et quelques proches. J'ai beaucoup fait pour qu'on nous accorde le droit de nous qualifier de « famille ». Le reste, je préférais le régler seule. Je le réglai avec Ivo.

Quand il appela, j'avais lavé mon visage bouffi de larmes et m'étais versé une autre tasse de café, abandonnant l'espoir de voir cette journée recouvrer un semblant d'ordre et passer comme toutes les autres.

Il ne donna aucune explication, dit qu'il allait venir, demanda si j'étais là et si j'y voyais un inconvénient. Il était en ville, c'était l'occasion. Je ne répondis rien, me contentai



de hocher la tête sans parler. Il promit qu'il serait là dans quarante minutes.

Je passai le temps qui me restait enveloppée dans une couverture, sur le balcon. Je regardais la rue. Au loin, on entendait les sirènes des bateaux et ce bruit me plongeait dans un état de rêverie. Ma tête cessa enfin de grincer et de fumer. Je ne me donnai pas le mal de me maquiller pour cacher ma peur sous un masque.

Il arriva à l'heure dite. Je restai longtemps debout devant la porte avant de lui ouvrir, m'efforçant de contrôler ma respiration. Il portait une veste de cuir noire et ses cheveux, comme toujours, étaient coupés très courts. Il me parut plus grand que dans mon souvenir, et je me demandai si les adultes aussi pouvaient continuer à grandir, ou si c'était un effet dû au temps écoulé. Il me sourit, il tenait une toute petite fleur à la main : un perce-neige du jardin de Tulja – je ne pus m'empêcher de rire.

Nous n'échangeâmes aucune parole et il commença à fouiner dans tout mon appartement comme une hyène, examinant les chambres, s'arrêtant devant les photos posées sur une étagère. Il contempla longuement la photo de Theo et la reposa brusquement. Au bout d'un moment, il s'assit au bar et lança :

– En voilà un bar cool !

C'était la première phrase que j'entendais de la bouche d'Ivo depuis bientôt sept ans. Puis il demanda s'il pouvait avoir quelque chose à boire.

– Un gin tonic par exemple, ce serait bien. Dans un appartement comme ça, vous devez avoir du gin et du tonic, non ?

– Mark et moi buvons parfois du gin, j'imagine qu'il en reste... mais pas parce que dans « un appartement comme

ça » on doit avoir du gin. Quant au bar, je ne vois pas où est le problème !

– Oh là, je t’ai vexée ?

– Stop.

Après avoir dit cela, je me sentis un peu plus sûre de moi. Et, très vite, le souvenir s’imposa, aussi vite qu’était revenue sa féroce désinvolture.

Je baissai les bras, abandonnai la lutte et lui mixai un gin tonic. Sans réfléchir plus longtemps, je me versai un verre à moi aussi. Il était une heure de l’après-midi.

Il sourit et pressa son verre contre ses lèvres.

– Tu as vieilli. Mais tes petites pattes d’oie, j’aime bien, et puis tes cheveux ont foncé, on dirait. Je trouve ton appart pas mal, d’ailleurs. Avoue que c’est quand même drôle que tu vives comme ça maintenant. En tout cas, Tulja semble beaucoup apprécier ton mari, c’est bon signe.

Tulja avait dû mettre de l’eau dans son vin, parce qu’elle trouvait Mark terriblement ennuyeux et m’avait même menacée de m’interdire sa maison le jour où je lui avais annoncé mon intention de l’épouser.

– Ah, laissai-je échapper, et je bus une gorgée.

L’effet calorifique et légèrement engourdisant de l’alcool à midi finit de briser mes chaînes.

– Je suis content de te voir. Tu es merveilleusement belle. Comme je t’avais toujours imaginée la trentaine passée. Tu es vraiment une plante à floraison tardive. Tu as encore tes plus belles années devant toi !

– Ivo, arrête ces salades ! Je te trouve culotté de réapparaître comme ça sans prévenir. Tu étais où tout ce temps ? Pourquoi tu ne m’as pas répondu, pourquoi tu...

– J’ai respecté notre marché.

– Marché, mon cul. J’ai eu peur pour toi. Je...

– Frank a toujours su où j'étais. Tulja aussi, donc. Et Gesi te parlait sûrement de moi toutes les semaines.

– Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu ne crois tout de même pas que j'allais poser des questions à qui que ce soit, demander où tu vis ou sur quel continent tu te trouves !

– C'est toi qui l'as voulu, Stella. Alors, ne viens pas me faire de reproches. C'est toi qui en as décidé ainsi.

– Pourquoi es-tu là, alors, si j'avais décidé que nous ne devions plus nous revoir ?

– Parce que, par principe, je ne respecte aucun accord.

Je le regardai et j'eus bien du mal à réprimer un rire. Il était toujours aussi beau, de cette beauté presque triste, effrayante, des êtres solitaires. De ceux qui désespèrent d'eux-mêmes. Ses yeux légèrement en amande – gris sombre, délavés, bordés de longs cils – regorgeaient toujours de ces secrets que je m'étais si longtemps évertuée à déchiffrer, et le petit sourire goguenard qui flottait au coin de ses lèvres aussi était resté inchangé. Mon amour pour lui était comme une blessure qui refusait de guérir.

– Donc, pour faire bref : je vis toujours à New York. Si on peut appeler ça vivre.

Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche. Je me demandai à quand remontait ma dernière cigarette.

– Je bouge beaucoup, je me suis mis à mon compte, les affaires marchent bien, je prends tout ce dont les autres ne veulent pas. Ces trois derniers mois, j'étais à Kaboul. Ça n'a pas toujours été très marrant. Mais la guerre et moi, on est copains comme cochons. Je ne suis pas marié, sinon j'aurais certainement invité toute la famille à mon mariage. Je vois souvent Gesi. James a quelques problèmes de santé ces derniers temps, mais Gesi vient me voir quand je suis à New York, et nous nous disputons toujours à propos des expérimentations animales et des produits toxiques. Mais

ça ne fait rien. Le monde est resté le même, c'est tout de même étonnant que je n'aie pas réussi à le sauver. Tu vois, je vais bien, Stella. Tu m'as manqué, de temps en temps. C'est tout, je crois. Quant à l'amour, ça va plutôt bien pour les deux, trois mois que je passe par-ci, par-là.

Il s'était levé et regardait par la fenêtre.

– Je voudrais bien voir ton fils ! lâcha-t-il brusquement, et je constatai que la pratique de l'anglais avait adouci son allemand et que c'était tout au bénéfice de sa voix.

– Tu peux le rencontrer.

– Et ton mari, je peux aussi ?

– Oui, tu peux aussi rencontrer mon mari.

Pendant un moment, nous regardâmes tous les deux par la fenêtre. Enfin, je pris mon courage à deux mains et lui demandai :

– Pourquoi es-tu revenu ?

– J'ai eu le sentiment tout à coup de ne plus savoir qui j'étais. J'imagine qu'on ne peut pas passer sa vie en avance rapide. C'est pourtant ce que j'ai fait, et tout un temps ça a fonctionné. Mais maintenant je dois rembobiner. Il me faut revenir en arrière et ce n'est pas possible sans Frank, sans Tulja, oui, j'aurai peut-être même besoin de Leni, mais surtout j'ai besoin de toi, Stella. J'ai besoin d'être ici, il le faut, un moment. Ton gin tonic est parfait. Tu ne savais pas faire ça, avant. Un acquis de ces dernières années, je suppose.

– Nous avons clos le chapitre, Ivo. Et je pense qu'il ne serait pas bon de...

– Nous n'avons rien clos du tout, ne te raconte pas d'histoires.

Sa voix brusquement était devenue froide, distante, légèrement méprisante. Cette extrême froideur qui émanait de lui quand il craignait d'être rejeté. Comme il avait pu me

faire mal avec ça, j'avais beau savoir qu'elle était feinte, qu'il faisait juste semblant, il la jouait avec une telle conviction qu'il était impossible sur le moment de ne pas en être affecté.

– C'est fini, Ivo, j'ai une nouvelle vie. J'ai d'autres priorités. Surtout, j'ai un enfant dont le bonheur m'importe plus que je ne sais quels états d'âme. J'ai trouvé la paix.

– Tu as trouvé la paix ? Bon, très bien. Écoute-moi, Stella, il faut que tu m'aides, et je pourrai peut-être t'aider moi aussi.

– M'aider, m'aider ? On m'a déjà aidée, je n'ai plus besoin d'aide. Et toi ? Comment veux-tu que je t'aide ? Comment est-ce que tu vois les choses ? Tu as suivi ta voie. Tu es un autre que celui d'*avant*. Tu as vécu d'autres choses, tu as d'autres sentiments, d'autres pensées. Je ne peux pas faire comme s'il n'y avait pas toutes ces années. Ça me fait quelque chose, encore maintenant, je suis troublée et désespérée parce que tu es là, et je suis contente, peut-être aussi soulagée, de t'avoir ici. Mais je ne vois pas ce que je peux faire. Si tu veux parler, parlons, mais ça n'ira pas plus loin, Ivo.

– Il faut juste que je me souvienne un peu. Et tu peux m'aider, n'est-ce pas ?

Je refusai de répondre et nous fixâmes quelque temps le contenu de nos verres, en silence. Le téléphone sonna, je bondis et commençai à le chercher. Le téléphone häï me promettait un répit, me donnait une chance de fuir. Je me demandai pourquoi je me sentais encore une fois aussi désespérément vulnérable – face à Ivo, à notre passé ou à ce qui allait venir –, mais je fus soulagée d'entendre une voix de femme au téléphone.

– Qui est à l'appareil ?

Son nom ne me disait rien.

– Je suis la responsable du groupe de Theo de l'après-midi. J'appelle parce que personne n'est venu chercher Theo et que le lundi, d'habitude, il n'est pas dans mon groupe. Il va à l'entraînement de foot, si je ne me trompe, alors je voulais juste...

Décidément, je détestais le téléphone !

– Oh mon dieu ! Je suis là dans vingt minutes. D'ici là, vous voulez bien... ?

– Oui, bien sûr, pas de problème.

– Mon mari et moi, nous nous sommes emmêlés.

Encore un mensonge.

Ivo s'était levé et contemplait de nouveau les photos de famille posées sur l'étagère.

– Je dois partir. Il faut que j'aille chercher Theo.

– On peut y aller ensemble.

– Je crois qu'il vaut mieux que j'y aille seule.

– Mais si. Ça me permettra de faire sa connaissance.

– Ce n'est vraiment pas le bon moment, Ivo !

Mais déjà, il avait vidé son verre et attrapé sa veste. Je ressentais les effets de l'alcool auquel je n'étais absolument pas habituée dans la journée. Un tintement se fit entendre dans mes oreilles, comme si un drôle d'acouphène s'était déclenché, et je me mis à transpirer.

Nous avons dévalé l'escalier en courant alors que j'enfilais mon manteau sans m'arrêter. Ivo paraissait détendu et légèrement amusé – comme d'habitude.

Lorsque j'essayai d'ouvrir la voiture et que les clés m'échappèrent, il me fit signe avec un sourire de m'asseoir à côté du conducteur.

– Laisse-moi faire, dit-il, et je m'abandonnai, soulagée.

Pour la deuxième fois de la journée, j'étais à deux doigts d'éclater en sanglots.

Il conduisait vite, sûr de lui, conscient d'irradier cette autosatisfaction qui le caractérisait et qui m'agaçait terriblement ; je me demandai si dans toutes les saletés de zones de conflit où il partait enquêter pour ses reportages authentiques et fracassants il paraissait toujours aussi décontracté et confiant. Ou s'il errait à travers les villes bombardées et les rues jonchées de cadavres avec un air aussi amusé et désinvolte. Sûr de lui et toujours un peu suffisant, toujours un peu plus conscient de son importance que les autres, plus libre, plus fier, plus mystérieux.

Je sais, je me rappelle parfaitement quand il avait commencé. Je me souviens du jour où il s'était mis à fumer les cigarettes jusqu'au mégot, à se ronger les ongles et à dévisager les femmes d'un air de prédateur ; je me souviens de son regard triste que tous les autres jugeaient provocateur, et je me souviens de ces carnets qu'il couvrait de pattes de mouche jusque dans les marges, comme autant de petites ancre jetées dans l'océan.

– À gauche.

Quelques brèves indications, ce fut tout ce que j'arrivai à produire jusqu'à l'école de Theo.

Il fumait, alors que c'était la voiture de Mark et que celui-ci ne manquerait pas de sentir l'odeur et de se fâcher, mais je n'osai pas le lui faire remarquer parce que j'avais encore en mémoire le « bar cool » et que je ne voulais pas qu'il continue à me juger ainsi.

Il avait abaissé la vitre et regardait autour de lui, curieux comme un enfant. Il semblait reconnaître la ville ou, au contraire, ne plus la connaître, comme s'il la voyait pour la première fois – je n'aurais pas su dire.

Je le laissai attendre dans la voiture. Theo était assis dans la salle du groupe de l'après-midi, au rez-de-chaussée, et grignotait une carotte. Il avait la mine renfrognée, mais ne

paraissait pas assez vexé pour que cela l'empêche de sauter sur ses pieds et de courir vers moi. Je remerciai la responsable, m'efforçai de paraître détendue et sûre de moi, comme s'il ne s'était agi que d'un léger malentendu.

Pendant très longtemps, je n'avais pas voulu d'enfant – en fait je n'ai jamais voulu d'enfant, parce que je ne me sentais pas capable d'être mère, et longtemps avant de tomber enceinte de Theo, je sentais déjà que quoi que je ferais, ce ne serait jamais assez bien. Ni pour moi ni pour mon enfant.

– Où est papa ? demanda Theo en fourrant le reste de la carotte dans la poche de sa veste.

Les autres enfants, plus âgés pour la plupart, étaient assis en silence ; ils dessinaient ou faisaient leurs devoirs et ignorèrent Theo. Lui non plus ne dit au revoir à personne, hormis à la responsable.

– C'est mon tour, aujourd'hui. Tu sais bien.

– Et pourquoi est-ce que tu as oublié de venir me chercher, alors ?

– Je ne t'ai pas oublié. Je suis là. Je suis juste en retard.

– Tu travaillais ?

– Non, je suis en retard parce que nous avons de la visite.

– De la visite ?

Ses yeux bruns rayonnèrent et la colère que lui avait causée mon retard s'envola.

– Quelqu'un de très important pour moi. De la famille. Je t'ai déjà parlé de lui une fois, si tu te rappelles.

– De ta famille à toi ou de celle de papa ?

– Non, de ma famille à moi.

Cela faisait des années que je ne disais plus « frère » en parlant d'Ivo. Dans notre famille, personne ne parlait de lui comme de mon frère. Mais cette fois, je trouvai bizarre



de ne pas le dire à Theo. J'essayais de faire preuve de franchise et de respect envers lui ; de ce même sérieux avec lequel Tulja nous avait élevés. Cela nous avait peut-être volé notre légèreté, mais cela avait fait de nous trois des êtres debout.

Nous approchions du parking où se trouvait la voiture. Ivo regardait par la fenêtre et fumait une nouvelle cigarette. Il nous observait, je le savais, même si j'étais encore trop loin pour distinguer ses traits.

– C'est la voiture de papa, dit-il, et à cet instant-là je l'aurais volontiers secoué pour oser ainsi étaler au grand jour cette idéologie de propriétaire, cette tare capitaliste, comme disait Tulja.

De mon enfance, il n'y avait pas grand-chose dont j'étais fière. Notre liberté peut-être, Ivo, le fait que nous avions toujours su nager mieux que les autres et que nous avions toujours tout partagé. À la maison, la propriété était honnie. L'enfance de Mark était aux antipodes de la mienne. Il ne voyait aucun mal à cela, plus même, il encourageait son fils à apprendre très tôt à revendiquer ses droits.

– La mienne est au garage, mon chéri, dis-je en serrant un peu plus fort la petite main de Theo.

Il tenta de desserrer mon étreinte mais je résistai, et tandis que se jouait notre petit bras de fer, nous nous retrouvâmes devant la voiture. Ivo en descendit et tendit la main à mon fils. Theo leva la tête vers lui, libéra sa main et lui rendit sa poignée de main.

– Ivo, Theo, dis-je en les regardant tour à tour, circonspecte.

Les voir tous les deux était étrange et annonciateur d'un bouleversement colossal que je n'étais pas du tout prête à affronter.

– Tu as un drôle de nom, dit mon fils de six ans en montant dans la voiture. On a une photo de toi à la maison.

– Vraiment ?

– Oui. Mais tu as une autre tête. Tes cheveux sont différents.

– C'est vrai. Il n'y a pas que mes cheveux qui étaient différents, je crois.

– Quoi d'autre ?

Je me dis que j'aurais peut-être dû prévenir Ivo qu'il ne fallait surtout pas répondre aux questions de Theo, sinon elles ne tariraient plus. D'ordinaire, Theo montrait peu d'intérêt pour le monde qui l'entourait et pour ses congénères, mais une fois sa curiosité éveillée, elle semblait ne jamais vouloir finir. J'aurais aimé parfois que cette curiosité soit orientable, car ce qui l'intéressait lui ne m'intéressait pas toujours moi – et réciproquement.

– Eh bien : tout, je dirais.

Theo parut réfléchir. Ivo me jeta un regard interrogateur.

– Où ces messieurs-dames souhaitent-ils aller ? lança Ivo avec une jovialité exagérée, sans me quitter des yeux.

– D'abord à la maison, je dois vite me changer, et puis au foot. Il ne faut pas que j'arrive en retard, tu comprends ? lança Theo depuis la banquette arrière sur un ton de commandement, et je ne répliquai pas, j'acceptai ses façons tyranniques et je hochai la tête.

Tout le long du trajet, Theo ne cessa de poser des questions : où Ivo avait été tout ce temps, pourquoi il n'était pas venu plus souvent nous voir, pourquoi il fumait, normalement papa ne voulait pas qu'on fume dans sa voiture ; il parla de son entraînement de foot et de son meilleur ami dont le père avait un élevage de lapins, du très grand bâtiment dans lequel travaillait son père et où il avait parfois le droit d'aller ; raconta qu'une fois, il avait gagné Tulja au bras de fer et qu'il trouvait l'aîné de Leni débile parce

qu'il aimait des filles et qu'il crânait depuis qu'il avait eu une mobylette.

À la maison, je lui préparai un sandwich – je n'avais ni assez de temps ni assez d'imagination pour lui faire quelque chose de chaud, et j'étais obnubilée par la présence d'Ivo et une question : que signifiait pour moi sa présence ici ?

Theo sortit de sa poche le bout de carotte qui restait et le posa bien en vue sur le dessus de la corbeille de fruits. Lorsque je lui suggérai de le jeter parce qu'il n'avait plus l'air très appétissant, il se fâcha et insista, c'était sa carotte et il pouvait en faire ce qu'il voulait. Ce petit aperçu de notre quotidien parut amuser Ivo, son regard allait de moi à Theo avec curiosité.

Je ressentis une envie irrépressible de me barricader dans ma chambre et qu'on m'y laisse seule jusque tard dans la nuit. Mais j'abandonnai la lutte, une fois de plus. La carotte à demi rongée resta sur les fruits : symbole de la tare capitaliste si chère à Tulja, symbole de mon impuissance.

Nous partîmes donc vers le terrain de foot de mon fils, à trois dans la voiture de mon mari. Vu de l'extérieur, tout paraissait normal, à ceci près : l'homme. L'homme qui aurait dû être là se trouvait vraisemblablement dans son studio à l'heure qu'il était, occupé à monter un de ses films documentaires : cet homme, mon mari, ne se doutait pas que ce matin-là le couple que nous avons construit ensemble, notre quotidien, nos habitudes, nos promesses, nos ressemblances et nos différences, nos nuits, nos projets de vacances et les fêtes que nous aimions tant préparer et organiser ensemble, tout cela était brutalement remis en question. Et que je ne faisais rien pour l'empêcher : au contraire, je me rendais au stade de foot dans une voiture d'emprunt avec un homme d'emprunt, me demandant

comment il était possible que tout, mais vraiment tout ce qui m'entourait, ait pu si vite paraître si faux. Comment je pouvais risquer autant pour une liaison passée qui n'avait jamais apporté le bonheur et pour laquelle, en trente-six ans d'existence, je n'avais toujours pas trouvé de nom.

Du reste de la journée, il ne me reste qu'un vague souvenir.

Ivo, après m'avoir ramenée à la maison et avoir rangé la voiture de mon mari au garage, avait disparu. Il m'avait simplement dit qu'il lui restait quelque chose à régler. J'étais dans une sorte de brume et je ne posais plus de questions.

Puis Mark rentra, avec Theo qu'il était allé chercher au foot et ma voiture qu'il avait récupérée au garage.

Durant le dîner, Mark me mitrailla de questions sur Ivo et sur le sens de sa soudaine réapparition. Je suppose qu'il était jaloux, et il voulut coucher avec moi de façon à s'assurer que tout était encore comme avant. Il cherchait une confirmation : je la lui donnai. Je fis l'amour avec lui en m'efforçant de paraître présente.

Quand il fut endormi, je m'assis et contemplai longuement mon corps nu. Je ne sais pas pourquoi. J'ignore quel genre de confirmation je cherchais.

Le lendemain, branle-bas de combat. Toute la famille semblait brusquement reconstituée. J'eus même droit à un coup de fil de notre mère, qui voulait savoir si Ivo était bien arrivé et comment nous avions réagi à son retour.

À ma grande surprise, ma vie continua normalement. Je m'assis à mon ordinateur, emmenai Theo à l'école, passai quelques coups de fil, me montrai attentionnée vis-à-vis de Mark.

Le soir, ma sœur fit irruption dans notre appartement. Les cheveux de Leni étincelaient d'un rouge artificiel et son sac débordait des jouets de son petit dernier.

Leni avait passé sa vie à essayer de rattraper son « enfance ratée », comme elle disait. Elle avait fait des études de sociologie avant de se mettre à écrire des livres pour enfants. Le succès s'était fait attendre, jusqu'à ce qu'elle rencontre son mari qui dirigeait une maison d'édition de livres pour enfants. À partir de là, elle put vivre de sa plume. Elle commença à tourner le dos à Tulja dont elle semblait avoir de plus en plus honte. Elle eut trois enfants et emménagea dans un quartier cossu. Elle jouait son nouveau rôle à la perfection : lorsqu'on se retrouvait, elle expliquait aux membres de la famille et à toutes les personnes présentes comment on éduque les enfants, de quelle façon nous devrions adapter notre monde aux enfants et comment on écrit des livres pour enfants. Comme si le but suprême de notre existence était de mettre des enfants au monde, de les élever et de leur écrire des livres.

Si je n'avais jamais totalement rompu avec Leni, c'était parce que j'avais besoin d'elle : elle était pour moi une confirmation de ce qui s'était passé mais dont on ne parlait jamais, de ce que tout le monde savait et dont personne, dans notre famille, ne voulait se souvenir, mais qu'elle aussi pourtant, certes différemment d'Ivo et de moi, avait vécu. Dont elle ne s'était pas plus remise que nous. Et qu'elle aussi essayait d'oublier. Et puis, elle était la seule assertion catégorique de ma vie : Leni était ma sœur, sans qu'il y ait d'*en fait* à rajouter.

Après qu'elle eut donné naissance à son troisième fils et renoncé à l'espoir d'avoir une fille à qui acheter des robes roses à dentelles et tresser de mignonnes nattes blondes, il me devint toutefois difficile de supporter son détestable côté petit-bourgeois et sa beauté de plus en plus provinciale, surtout quand elle se mit à prendre du poids et à se teindre les cheveux au henné. Sans parler de son choix de conduire une Golf uniquement parce qu'elle craignait, dans sa banlieue de rêve, de paraître provocante avec un modèle plus gros.

– Nous sommes invités samedi chez Tulja. Elle veut que nous venions tous. Fêter le retour du fils prodigue. Un commentaire ? ajouta-t-elle d'un ton acerbe en s'asseyant sur le canapé, avant de se relever aussitôt pour aller fouiller les placards de ma cuisine à la recherche d'une bonne tisane bien saine.

Une des choses qui me gênait le plus chez Leni, ces dernières années, c'était son sarcasme perpétuellement frustré.

– Il est déjà passé.

– Quoi ? Tu l'as vu ? Le Fantôme de l'Opéra t'est réapparu ? Fabuleux. Et que dit Monsieur ? Comment vont les affaires ?

– Il a bonne mine. Il a besoin d'une pause.

– J'avoue que cela me surprend, non, vraiment. Et que Gesi le laisse venir nous voir comme ça !

Leni jouait volontiers la fille délaissée, oubliant que c'était elle qui, à onze ans, avait hurlé pour ne pas partir à Newark. Elle rejetait toute la faute sur le dos de Mère, contente de trouver en elle un bouc émissaire pour tout ce qui n'allait pas. Elle avait rompu presque tout contact avec elle et toujours refusé d'aller passer des vacances chez elle avec ses enfants.

– C'est un crime si Gesi le voit de temps en temps ?

- Et voilà, tu remets ça.
- Que veux-tu dire ?
- Disons qu’encore une fois tu prends sa défense.
- Je ne prends pas sa défense. Je dis ce qui est.

Elle me regarda d’un air suspicieux et continua de fouiller mes placards. Je me rendis compte que c’était un spectacle très inhabituel – Leni seule, sans enfant. J’essayai de me rappeler la dernière fois que cela s’était produit, en vain. D’emblée, Leni avait endossé son rôle de mère avec beaucoup d’ostentation, histoire de bien faire comprendre au monde entier qu’une femme abandonnée par sa propre mère ne faisait pas forcément une mauvaise mère. Leni gérait sa vie de famille à la perfection – qu’on se le dise !

Elle finit par trouver une tisane conforme à ses exigences de vie saine et m’en prépara une tasse à moi aussi, sans me demander. Ça aussi, c’était du Leni tout craché : elle savait toujours ce qui était bon et mauvais pour les autres.

- Je suis contente qu’il soit revenu.

Je m’efforçai, pour la millième fois, d’être un peu franche avec elle.

– Je doute que tu saches ce qui est bon pour toi et ce qui ne l’est pas. Tu connais l’oiseau, en tout cas tu devrais. Alors, à toi de tirer les conclusions qui s’imposent concernant sa visite.

- Ce qui veut dire ?

– Qu’il parte pour l’Amérique était ce qui pouvait nous arriver de mieux, à tous. Déjà qu’il parte. Et puis qu’il y reste. Il a fallu qu’il parte pour que tu reprennes ta vie en main. Il a fallu qu’il parte pour que papa se calme. Même Tulja est devenue plus équilibrée, une fois Ivo parti. C’était ce qu’il pouvait faire de mieux, c’est tout. Il ne nous a pas porté bonheur !



Leni n'avait jamais cessé de voir en Ivo la racine du mal, de la même façon qu'elle n'avait jamais cessé de rendre Mère responsable de ce dont elle était le moins responsable. Mais Leni était têtue, et rien ne semblait pouvoir la faire changer d'avis une fois qu'elle s'était mis quelque chose en tête.

Je la regardai. Son visage autrefois si joli, ses yeux bleu clair et ses lèvres pleines qui avaient attiré tant de baisers, son teint hâlé et ses pommettes saillantes. Si l'on se concentrait sur son visage en faisant abstraction de son corps avachi, de ses habits, de ses manières – alors Leni était une très belle femme qui avait hérité du meilleur de chacun : le petit nez en trompette de ma mère, les lèvres pleines de mon père, les yeux ronds et limpides de Tulja. Mais pour peu qu'elle ouvre la bouche, pour peu qu'on prête attention à sa façon de se tenir, quelque chose de presque cruel apparaissait : une gestuelle étudiée, des épaules trop droites, un début de double menton, des mains peu soignées et une mollesse de matrone. Tout cela me fit mal au cœur, et j'éprouvai de nouveau cet étrange sentiment de ne pas être dans ma vie – j'étais comme une actrice dans un documentaire de mon mari.

– Je n'ai pas envie de tisane de fenouil.

– Arrête, voyons, c'est important de se faire du bien de temps en temps.

– Mais ça ne me fait aucun bien ; je n'aime pas la tisane de fenouil. Ça me donne mal au ventre.

– Personne n'a jamais eu mal au ventre à cause d'une tisane de fenouil.

– Je déteste le fenouil.

Leni me jeta un regard noir pour dire que je me fourvoyais totalement, que je me nourrissais mal et que je buvais les mauvaises boissons.

Elle avala sa tisane et jeta un regard circulaire. Comme si elle pouvait juger de l'état de ma vie à celui de mon appartement.

– Et donc, tu viendras ? demandai-je pour briser un silence pesant.

– Comment, où ça ?

– Samedi, chez Tulja ?

– Je dois y aller, non ? Sinon je risque de me voir retirer la sacro-sainte bénédiction familiale. Tulja, surtout, est tellement aux anges. Elle retrouve son cher petit. À bien y réfléchir, Ivo a toujours été le meilleur, meilleur petit-fils, meilleur fils, meilleur enfant, meilleur que nous en tout cas. C'est fou.

Leni-la-jalouse. Parce qu'elle était l'aînée, elle s'était davantage trouvée confrontée aux réalités et aux drames de notre passé que nous. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle ne s'était jamais débarrassée du sentiment de ne pas faire le poids. Peut-être sa boulimie d'enfance n'était-elle rien d'autre qu'une fuite, la nostalgie d'une enfance intacte.

– Tu as déjà parlé à papa ? demandai-je incidemment en consultant ma montre.

Comme si Theo, que Mark devait bientôt ramener à la maison, pouvait me délivrer de cette torture. Sur le bar gisaient nos tasses fumantes à l'odeur de fenouil, symbole de notre échec sororal, à côté de la corbeille de fruits où trônait toujours le bout de carotte de Theo.

– Papa viendra avec sa midinette. Seigneur ! Tu l'as regardée la dernière fois, à l'anniversaire de papa ? C'est incroyable : on dirait un crapaud.

– Au moins, elle n'a pas vingt-six ans de moins que papa. Leurs âges concordent, c'est toujours ça.

– Bah, tu parles. Chez elle, rien ne concorde. Et elle vient d'un milieu plutôt douteux, ça se voit à cent mètres, sans parler de cet horrible dialecte ! Ça me donne envie de vomir !

– Reprends-toi. Ça fait plus de deux ans maintenant qu'elle est avec papa. Ce n'est pas donné à tout le monde !

– Papa est encore bel homme, il mérite mieux, des fois je me dis qu'il a juste pitié ; à son âge, dans la position qui est la sienne, elle n'aurait aucune chance de trouver un type correct.

Leni aimait Père. Elle l'idolâtrait et voyait en lui la victime de notre cruel destin. Le monde était injuste envers Frank, ni sa femme ni ses enfants ne l'avaient aidé ; lui, le noble cœur, avait adopté un garçon, un pauvre garçon délaissé et abandonné de tous, et même lui n'avait témoigné aucune gratitude. Leni arrivait à tordre et à entortiller les faits et les fragments de souvenirs jusqu'à ce qu'ils collent à l'image qu'elle voulait avoir de Père, l'image surtout qu'elle voulait garder de lui.

– Ne sois pas toujours aussi haineuse. Elle est bien pour lui.

– Que signifie « haineuse », je te prie ? C'est une vulgaire putain. Rien de plus. Avec ses cheveux blonds décolorés et son *make up*, on dirait qu'elle se croit dans un de ces films hollywoodiens à la noix...

Leni allait ajouter quelque chose quand son portable sonna ; son mari paraissait contrarié, elle avait donc oublié que la leçon de karaté du deuxième avait été annulée ? Elle était censée aller le chercher... Leni, paniquée à l'idée d'être prise en défaut dans son rôle de mère, bondit sur ses pieds et son sac à main se renversa. Un canard en caoutchouc, une voiture en plastique à laquelle il manquait une roue, un

œuf Kinder gribouillé au stylo et un pot de gel lubrifiant dégringolèrent sur le carrelage de ma cuisine.

Le pot de gel était petit, rose et couvert d'étoiles scintillantes ; il s'accordait parfaitement à l'univers enfantin de son sac. Quand Leni s'aperçut que j'avais remarqué l'objet scintillant, elle fit comme si c'était la chose la plus banale au monde ; elle ramassa tout, l'air de rien – le gel en dernier, exprès –, et remit tout dans son sac. Depuis que nous étions devenues adultes, nous avions passé un accord tacite, celui de garder le silence sur certaines choses qui pouvaient en dire long sur nous. Je ravalai donc tout commentaire.

Mais quand elle fut dans le couloir et sur le point de quitter mon appartement, je ne pus m'empêcher de remarquer :

– Vous êtes des bêtes de sexe, hein ?

Je souris, cela me faisait du bien de retrouver mes quinze ans et de m'intéresser ouvertement à la vie sexuelle de ma sœur.

– Quelle question idiote, Stella !

Leni était devenue écarlate et je savais qu'elle était crispée et qu'elle serrait les poings en cachette.

– Pourquoi ? Ça m'intéresse, c'est tout !

– Qu'est-ce qui t'intéresse ? De savoir si je couche avec mon mari et comment ?

– Oui, pourquoi pas ? Je veux dire, tu es ma sœur, j'avais le droit de te poser ce genre de questions, avant.

– Avant, c'était avant, dit-elle en se hâtant de sortir.

Dans la cage d'escalier, je l'entendis crier :

– À samedi !

Je fermai derrière elle, m'adossai à la porte et éclatai de rire. La situation était tellement absurde, et en même temps mon rire m'effraya ; il m'effraya parce que je savais que cette rupture avec des modèles anciens était uniquement due à l'*avant*, et que cet *avant* avait pour nom Ivo.

Tulja proclama qu'elle organisait la fiesta du siècle et que quiconque ne répondrait pas à son invitation serait banni du cercle familial. J'appelai Père, Père appela Leni, Leni m'appela ; Tulja appela Père, Père se plaignit des façons autoritaires et infantilisantes de Tulja, je le consolai, Leni m'appela et s'emporta contre Père qui ne prenait pas assez soin de lui. Tulja passa des accords avec Mère, qui m'appela à son tour, critiqua le manque de tact de Leni et se dit inquiète de la voir risquer de gâcher le retour d'Ivo. Cela dura toute la semaine.

Ivo avait pris ses quartiers sur la côte, dans la grange de Niendorf, et se laissait dorloter par Tulja. Il n'appelait personne, se contentait d'accepter que Tulja projette une fête de bienvenue avec grandes retrouvailles familiales.

Mark, qui venait de signer pour un nouveau documentaire, était occupé à organiser son voyage sur les lieux du tournage, à Chypre. Theo et moi étions seuls la plupart du temps.

J'avais naturellement raté le rendez-vous pour la fête de ma collègue et tous, à la rédaction, semblaient m'en vouloir. Leo, notre rédacteur en chef, m'en voulait doublement parce qu'il avait des vues sur cette Nadia dont j'avais manqué la soirée et qu'il avait compté sur mon soutien et mes talents d'entremetteuse. Je travaillais à un article sur une biennale censée être « moderne, avant-gardiste et novatrice », qui en réalité n'était que du remâché petit-bourgeois d'un conservatisme crasse. Je réclamai un délai supplémentaire, ce qui ne contribua pas à améliorer l'ambiance générale.

Ma profession exigeait parfois certains mensonges. Présenter des choses totalement vides de sens comme « modernes, avant-gardistes et novatrices » ou faire l'éloge d'œuvres, d'interviews d'artistes, de premières cinématographiques ou

de présentations de livres décadents, prétentieux et inintéressants, comme s'ils étaient très importants. Pourtant, tout à coup, un mensonge professionnel me paraissait totalement impossible.

Theo semblait tracassé, quelque chose le turlupinait, il était ronchon et irritable. La carotte était toujours dans la corbeille, et il nous fit jurer à Mark et à moi de ne jamais la manger ni la jeter. Comprendre ce que cette carotte signifiait pour lui aurait demandé trop d'efforts à mon pauvre cerveau ébranlé, et je mis ça de côté en attendant de m'y replonger plus tard, après samedi.

– Je prends l'avion dès vendredi pour Nicosie, dit Mark en ouvrant la braguette de son jean.

Je sortais de la douche, enveloppée dans son peignoir. Je me refusais à acheter un peignoir.

– Et l'invitation de Tulja ? demandai-je.

– Impossible de repousser mon vol.

– Je dois y aller.

– Je n'ai rien dit.

– Je prendrai Theo et je resterai dormir. Nous rentrons dimanche.

– Il a entraîné, dimanche.

– Ah oui. Alors j'essaierai de partir tôt dimanche.

– Tu es sûre de vouloir y aller ?

– Mark...

– C'est bon, c'était juste une question.

– J'aurais préféré que tu sois là.

– Hé, c'est ta famille, tu les connais, ils ne vont pas te manger.

Il me sembla qu'il disait « ta famille » en pensant « Ivo », qu'il avait peur de mettre des mots sur ce qui le tourmentait.

– Je ne suis plus habituée. Ces fêtes ! Et lui non plus, je ne suis plus habituée.

– Hé, allez. Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi est-ce qu'il te tracasse tant ? Je croyais que c'était réglé entre vous ?

– J'apprends, c'est tout. Je n'ai pas envie d'entendre les commentaires de Leni, pas envie d'assister aux saouleries de papa, pas envie non plus d'entendre les histoires du bon vieux temps de Tulja. Je suis surtout fatiguée, je crois.

– À Pâques, on pourrait partir tous les trois, pour une fois. Le genre de vacances clé en main bien ennuyeuses, avec des animations pour les enfants et des touristes lourdingues, ça nous ferait du bien.

Il commença à me masser la nuque et cette fois encore je le crus, je crus à notre idée du bonheur. Je m'étais toujours demandée comment Mark, unique fils d'une famille d'universitaires trop libérale pour l'obliger ne serait-ce qu'à suivre des leçons de violon quand il était petit, avait pu en arriver à m'épouser, moi. Comment lui, qui dans la vie réussissait tout et semblait ignorer le mot « problèmes », qui avait étudié l'histoire et l'anglais à Heidelberg et à Londres et produisait maintenant des documentaires historiques de haute volée, avait pu vouloir de moi pour épouse. Mark était beau, il aimait les livres et même des auteurs que j'appréciais, il conduisait mieux que personne et aimait son fils plus que tout, il était meilleur père que je n'étais mère – comment faisait-il pour vivre avec moi ? Mark, contrairement à moi, n'avait pas de vie antérieure ou parallèle ; il avait mené sa vie en ligne droite, et le seul défaut qu'on pût trouver à sa biographie était une ex dépressive avec qui il lui était arrivé de fumer un joint. Ou peut-être sa quête absolue de perfection, son faible pour les voitures rapides et un rapport obsessionnel à son corps ; mais on aurait aussi bien pu mettre tout ça sur le compte de son éducation,

avec un peu de psychologie de comptoir. Mark avait sa vie bien en mains, et les rares fois où il m'avait crié dessus avant de quitter l'appartement furieux, c'était moi qui l'avais provoqué.

Je l'avais vu pour la première fois quelques semaines seulement après le départ d'Ivo, à l'occasion d'une émission de télé. Il l'avait produite. Quelques membres de notre rédaction avaient été invités à la présentation. Il y était question d'un scandale que j'avais révélé avec un collègue, une affaire de drogue dans les sphères administratives. À l'époque, j'enquêtais pour un journal de gauche, une histoire dont les détails explosifs m'avaient été relatés par un indic. Au cours du pot qui avait suivi, il s'était montré cordial et charmant, il amusait la galerie avec des anecdotes drôles en resservant du vin. Le genre d'homme qui n'aurait *jamais dû* trouver place dans ma vie. Il flirtait avec une de ses collègues sans me lâcher du regard. Je me rappelle son insistante poignée de main au moment de quitter le bâtiment. Auparavant, il m'avait offert de me reconduire chez moi. J'avais refusé. Il m'avait félicitée pour mon courage et m'avait demandé mon numéro de téléphone.

À l'époque, je fréquentais un type qui jouait de la batterie et avait un sérieux problème d'alcool ; je ne pensais pas mériter mieux.

– Tu y arriveras. Je t'appelle, ok ? dit Mark et il me mordilla l'oreille.

– Oui, murmurai-je en lui embrassant le poignet.



Il pleuvait et Theo ronchonnait parce qu'il était fatigué et qu'il aurait préféré jouer à l'ordinateur avec ses copains du foot. Je me concentrais sur l'autoroute, accrochée au volant.

Le téléphone avait sonné toute la matinée. Leni : elle ne savait pas quoi mettre ; Mère : est-ce que Frank avait accepté l'invitation ? ; Tulja : si je voulais bien passer prendre du fromage à l'épicerie fine. J'avais fini par éteindre mon téléphone.

– Pourquoi on fait une fête, maman ? demanda Theo d'un air ennuyé en dessinant des monstres sur la vitre embuée.

– Parce qu'il fait partie de notre famille et que ça fait longtemps qu'il n'a pas été parmi nous.

– Et maintenant, il va rester avec nous pour toujours ?

– On ne sait pas ; il vient juste d'arriver.

– Je n'ai pas envie de revoir Andres. Il va encore nous énerver avec sa mobylette.

– Tu n'es pas obligé de jouer avec lui, si tu n'en as pas envie. Et puis il y aura Alex, vous pourrez jouer aux legos. Tu as toujours aimé ça.

Alex était le deuxième fils de ma sœur et le plus supportable. Le premier, Andres, était une espèce d'adolescent boutonneux qui tyrannisait tout le monde. Quant au petit Anton, qui avait deux ans, il était encore traité comme un bébé et n'avait pas le droit de jouer avec les autres garçons. Ce n'était pas un hasard si les enfants de ma sœur avaient tous les trois un prénom en « A ». C'était pour bien insister sur le caractère prioritaire de leurs détenteurs.

- On pourra faire du bateau ? insista Theo.
- Il fait trop froid, et puis la mer sera trop mauvaise.
- Tu n'en sais rien ! On n'est même pas encore arrivés !
- J'ai grandi là-bas, Theo. L'eau n'a pas de secrets pour ta maman.

Nous avions l'habitude de travailler quelques semaines à la location de bateaux avant de nous envoler pour le New Jersey ; Leni toujours le matin, Ivo et moi le soir. En plus de nous, d'autres jeunes du village y travaillaient. Je repensais à Harry, ce Hollandais qui avait été embauché chez nous deux étés de suite comme mécano et à qui j'avais fait cadeau de ma virginité. Harry à la peau si blanche parce qu'il passait ses journées dans l'obscurité du garage, et qui sentait si bon l'huile. Avec ses taches de rousseur et son jean sale déchiré aux fesses. Ivo l'aimait beaucoup, aussi, par pure jalousie, j'avais décidé l'été de mes quinze ans de l'aimer moi aussi, mais différemment. Et quelques semaines plus tard, effectivement, j'avais réussi à obtenir que Harry, qui avait dix-huit ans, écoutait du métal et rêvait de prendre la mer un jour, me mette la main aux fesses et me presse contre le mur froid en béton. Je savais Ivo dans les parages, je savais qu'il pouvait surgir dans le garage d'un instant à l'autre. Sinon, jamais je n'aurais laissé Harry poser ses mains huileuses sur mes fesses.

Ivo entra alors que Harry venait à peine de commencer. En moins de deux, Harry fut couché par terre, la botte d'Ivo sur la gorge. Quant à moi, je me retrouvai dans l'arrière-cour, avec Ivo penché sur moi qui me hurlait dans les oreilles. Je ne me rappelle plus le contenu exact de ses paroles, mais je sais encore qu'il avait les larmes aux yeux.

Deux soirs plus tard, je me glissai hors de la maison et me rendis chez Harry qui habitait un petit studio sous les toits. J'escaladai l'arbre et quand, le visage encore couvert de bleus, il m'ouvrit la fenêtre et me regarda, effaré, j'ouvris mon manteau et me montrai nue.

Nous avons couché ensemble dans un lit grinçant bien trop étroit. Il me fermait la bouche et faisait entendre des sons terriblement drôles. Quant à moi, je n'éprouvai rien d'autre qu'une douleur sourde et un total désintérêt pour son corps, je laissai faire et me raccrochai à l'envie que j'avais de blesser Ivo et de l'humilier. Par mon détachement précisément, ma rigidité et mon exécution purement mécanique de ce qu'il eût pu recevoir de moi bien différemment, avec tendresse, amour et passion.

– Attention !

Instinctivement, j'appuyai sur la pédale de frein et évitai d'un cheveu un camion que j'aurais percuté si je n'avais pas donné un coup de volant ; heureusement, il n'y avait personne derrière nous.

– Désolée, mon grand ! dis-je en prenant une profonde inspiration.

La peur me rendit ma lucidité : à cause d'Ivo, tout était en train de dérapier et il était urgent que je mette un frein à tout ça, je n'avais pas le droit de chambouler la vie de Mark et celle de Theo. Durant le restant du trajet jusqu'à la grange isolée de Tulja, sur la plage de Niendorf, je tentai de

me persuader qu'à trente ans passés je menais une vie très ordonnée, que j'étais mère, et qu'après tout je me sentais heureuse dans cette vie.

J'arrivai la dernière. À l'entrée du bourg, j'avais passé encore un bon moment dans les embouteillages de fin de journée. Les voitures de Leni et de Père étaient garées devant la maison. On entendait d'ici le vacarme que faisaient les fils de Leni dans le jardin ; Theo se serra contre moi et enfouit son visage dans mon manteau.

– On sera encore obligés de dormir ici ?

Je savais pourquoi il demandait cela. Comme son père, il aimait le confort et détestait qu'on bouleverse son univers sûr et douillet. Il aimait Tulja et ses petites folies, il aimait son grand-père et ses fanfaronnades, mais il détestait le petit lit en bois dans lequel il devait dormir et le couloir glacial qui menait à la douche. Une bouffée de colère m'envahit, je me sentis impuissante et trahie. À ce moment-là, mon père apparut dans l'encadrement de la porte et nous fit signe.

– C'est juste pour une nuit, Theo. Et c'est important pour moi que tu sois avec moi. Ok ? lui chuchotai-je tandis que nous avançons vers mon père qui se tenait dans l'entrée, très droit, avec son ventre généreux qui ne l'empêchait pas d'être fier et élégant et ce sourire triomphant qu'il affichait toujours, comme si lui et moi partagions un secret, comme si nous en savions long l'un sur l'autre – parce que tous les deux nous étions pareils, dans le fond.

Je ne savais jamais si l'attitude qu'il adoptait vis-à-vis de moi devait me réjouir ou m'attrister. Theo, en apercevant Frank, avait vite oublié ses appréhensions et s'agrippait à lui comme un petit koala. Frank lui tapota la tête, l'embrassa sur le sommet du crâne et le remit sur ses pieds parce que les deux aînés de Leni arrivaient déjà en brailant pour l'entraîner avec eux.

Ça sentait le rôti, et un court instant j'eus l'illusion que c'était Noël et que tout ça n'était peut-être qu'un banal réveillon. Mais Tulja s'était déjà précipitée vers moi et, pleurant ou riant, je n'aurais su dire, m'étreignait si fort que j'en eus la respiration presque coupée. Elle sentait comme d'habitude un parfum démodé dont elle n'avait jamais voulu me dire le nom ; l'odeur de Tulja était reconnaissable entre toutes. En dépit de son âge, elle avait des cheveux d'un noir de jais, comme sa grand-mère et son arrière-grand-mère avant elle – cette dernière étant une soi-disant reine persane –, et pas un seul cheveu blanc ne s'y était mêlé depuis que je l'avais vue pour la dernière fois. Ses lunettes bringuebalaien sur sa poitrine au bout d'une chaîne en or, et ses lèvres rouge sombre presque irréelles s'ouvrirent grand pour lancer :

– Nous voilà enfin tous réunis !

La cuisine de Tulja était très grande, avec une longue table en bois et deux grands bancs. Partout, il y avait des fleurs dans de grands vases en terre, la cuisine tout entière débordait de coupes, d'assiettes, de paquets de farine, de pots à sel et de petits pots remplis de différentes herbes aromatiques que Tulja, comme les coings pour sa confiture, faisait pousser, séchait et mettait en pots. Nous avions tous dans les placards de nos cuisines quelques pots ainsi remplis des petites herbes séchées de Tulja. Je me rappelle même en avoir vu dans la cuisine de ma mère, à Newark.

Frank avait disparu et Ivo n'était pas venu me saluer. Leni aidait à la cuisine, très occupée à confectionner un gâteau, et Anton était assis sur notre chaise haute – il était pourtant trop grand pour cette vieille chaise qui avait déjà été la mienne – et traçait des traits de couleur sur une petite ardoise.

Hanna, l'amie de mon père, s'était posée dans un coin de la cuisine ; elle n'était pas du tout la putain pour qui ma sœur la tenait mais une femme fluette, douce, à l'air un peu godiche. Père avait fait sa connaissance à l'hôpital – elle y travaillait comme aide-soignante au moment où il y avait été soigné pour une pneumonie. Sans enfant, elle était dévouée et pleine d'admiration pour Frank. Elle se lança dans une relation avec lui en acceptant d'emblée, sans rechigner, ses multiples conquêtes. Elle avait l'air un peu perdue dans son coin, Tulja avait dû lui indiquer une chaise, poser un cendrier devant elle et décider qu'elle ne ferait rien.

Je regardai dehors le jardin envahi, foisonnant : devant la cuisine s'étendait une grande terrasse avec un hamac, le sol était jonché de jouets, et des enfants piaillaient au loin. Sous un pommier, au fond du jardin, Frank et Ivo fumaient, absorbés dans une conversation qui avait tout l'air d'être sérieuse.

– Tu vois, ces messieurs désirent être seuls. Jan nous rejoindra plus tard, il avait à faire à la boîte, me dit Leni avec indifférence, sans cesser de pétrir sa pâte.

– Tu as apporté le gouda ? Ivo dit qu'il est impossible de trouver un fromage digne de ce nom aux États-Unis, lança Tulja, euphorique.

– Ah, le pauvre n'a vraiment pas de chance, commenta Leni d'un ton railleur, ce qui lui attira de la part de Tulja un regard contrarié qui la fit aussitôt taire.

– Il est bel homme, fit soudain remarquer Hanna du fond de son coin fumeur, et tous se tournèrent vers elle ; elle regardait vers le jardin d'un air songeur, en direction des hommes debout sous l'arbre.

Personne ne dit plus rien. Tulja réfléchissait à l'enchaînement des plats, Leni s'absorba dans sa pâtisserie et je me

chargeai des enfants. Je filai dans le jardin, Anton dans les bras. Les garçons s'étaient retranchés dans la cabane que Père avait construite pour nous dans les arbres il y a si longtemps et qui avait résisté au rude climat de la côte. Theo me chassa rapidement. Je m'assurai que Leni ne regardait pas dans notre direction et posai prudemment Anton par terre. Il partit aussitôt à quatre pattes, essaya de se lever, retomba et se redressa vaillamment. Frank et Ivo étaient toujours sous le pommier. Frank me fit signe de les rejoindre. Je pris Anton par la main et me dirigeai vers le pommier. Ivo m'embrassa sur la joue et garda ma main droite dans la sienne.

– Nous avons un peu bavardé, me dit Père, de nouveau avec son étrange sourire.

J'en connaissais la raison, nous la connaissions tous les trois. Mais nous faisons semblant de ne pas la connaître. Il y avait toujours dans son regard cette connaissance de quelque chose qu'on préférerait oublier. Mais peut-être était-ce le fruit de mon imagination, simplement parce que – dès qu'Ivo, Père et moi étions ensemble – je ne pouvais faire autrement que de penser au passé, à ce qui était arrivé et à ce que j'aurais tellement aimé oublier.

– C'est beau ici. C'est toujours aussi beau, dit Ivo en me regardant.

Et puis il tapota la tête d'Anton et demanda s'il pouvait aider à la cuisine.

Frank nous laissa seuls. Ivo et moi restâmes un moment sans rien dire, à regarder au loin et à écouter la mer.

– Tu es resplendissante, Stella.

– Merci.

Et nous nous tûmes.

Je repris :

– La douceur du cocon familial, hein, ça te manquait.

– Ne sois pas injuste.

– Je ne le suis pas.

– Si, tu l'es. C'est vraiment bon d'être ici, de revoir tout le monde. Frank, Leni, Tulja. Les enfants, que je ne connais pas. Toi.

– Tu pouvais nous rendre visite quand tu voulais, tu le sais.

– Non, je ne pouvais pas.

Je ne dis plus rien. Je me sentis minable, replongée dans le vieux moule familial et les rôles préétablis, ici, sous l'arbre, avec les bruits d'enfants autour de nous – ç'aurait pu être nos voix, comme si, en une seconde, le temps nous avait ramenés plusieurs décennies en arrière.

Le vent fraîchit, je perçus l'odeur d'Ivo. Elle s'imposa avec une véhémence absurde et je dus lâcher brièvement la main d'Anton parce que je me sentais vaciller. L'odeur d'Ivo n'avait pas changé : fleurie et pénétrante, mais d'une façon singulière, quasi inhumaine, comme si elle provenait d'une plante disparue ou d'une épice inconnue – une odeur vénéneuse qui n'en était que plus séduisante. Je repris la main d'Anton et reculai de quelques pas. Non, Ivo ne me serait jamais étranger, quels que soient mes efforts.

Je le regardai et le chagrin de l'avoir – de nous avoir perdus, me ratatina.

Quelqu'un m'appela. C'était Tulja qui ne trouvait pas le sachet avec le fromage, et je chancelai en direction de la maison, entraînant à ma suite un Anton qui protestait et pleurnichait.

Je me rappelle une soirée tout à fait agréable : nous avons mangé le rôti de Tulja, le gâteau aux pommes de Leni, les enfants se disputèrent étonnamment peu, et même lorsqu'ils durent aller se coucher, c'est à peine s'ils protestèrent. Anton s'endormit sans tyranniser tout le monde avec ses braillements, Frank but modérément. On évita les sujets désagréables.



Aujourd'hui, je suis persuadée que ce fut grâce à Ivo, à sa présence, à ses récits de globe-trotter, à sa bonne humeur, à son charme qui nous ensorcelait. On ne pouvait faire autrement que de rire, et même Hanna ne passait plus pour un OVNI dans cette famille, à cette table, en ce lieu de notre passé que nous avons, pour quelques heures, ressuscité. Tulja, le repas terminé, sut faire apparaître les boissons les plus saugrenues et les plus extraordinaires, un cognac de prune, une liqueur de réglisse, que je goûtai avec Leni en gloussant, les yeux fermés et le nez bouché.

Pendant quelques heures, oui, nous avons été une famille, et c'est vrai que c'est bon d'être une famille.

Le discours habituellement fleuve de Frank fut d'une brièveté tout à fait honorable. Il porta même un toast à Gesi qu'il qualifia sans aucune ironie de « chère ex-épouse », Gesi qui, d'ordinaire, était pour lui un sujet tabou. Et le toast ne fut suivi d'aucun commentaire sarcastique. Ivo avait été placé entre Tulja et Leni qu'il n'arrêtait pas d'êtreindre et d'embrasser, il appelait les garçons, leur chuchotait des blagues à voix basse et buvait, comme avant, des quantités astronomiques de vin sans rien laisser paraître. Parfois, je jetais un regard vers lui, détournant les yeux dès qu'il le remarquait. Il m'était douloureux d'avoir une perception, une conscience si nettes de sa présence. Cette présence qui, pour moi, signifiait une absence pire encore que toutes ces années où il avait été vraiment ailleurs. Même Leni et son mari, Jan, qui nous avait rejoints, étaient d'une gentillesse extrême. Quand Mark appela, tard dans la soirée, et que j'allai téléphoner dans la cuisine, je ressentais une paix profonde.

– Et tu vas faire quoi, maintenant ? demanda soudain Leni avec un clin d'œil.

Elle agita avec coquetterie son verre d'eau-de-vie devant la tête d'Ivo et avala la fumée de sa cigarette en toussant. Même Frank avait commencé à fumer, alors tout était permis.

– Que veux-tu dire ? demanda Ivo et il but une gorgée avec un sourire désarmant.

– Eh bien, tu restes ou tu repars ?

Tous se regardèrent et Tulja passa un bras protecteur autour de ses épaules comme pour souligner une fois de plus son rang d'invité d'honneur.

– Je ne sais pas. Je crois que cela dépend entièrement de Stella.

Je m'étranglai, cherchai à faire mine de n'avoir rien entendu ; mais tous les autres avaient très bien entendu et me regardaient, stupéfaits. Je lui jetai un regard interrogateur.

– De Stella ? reprit Leni d'un ton particulièrement pim-bêche et sa bouche se fendit d'un large sourire.

Je l'aurais volontiers étranglée.

– Eh bien oui, je crois que nous avons quelques petites choses à éclaircir, tous les deux.

Je m'efforçai de déceler à sa voix si c'était l'alcool ou un pur désir de provocation qui le poussaient à dire ça maintenant.

– S'il vous plaît, on ne va pas parler de ça, intervint Tulja d'un ton apaisant, et je me concentrai sur le reste de rôti dans mon assiette, sec et inutile, avant de me rendre compte que ce rôti me faisait beaucoup penser à moi.

– Ça ne peut pas attendre ? – Frank aussi avait soupiré bruyamment et vidé son verre d'un trait. Je trouve ça mal-venu, Ivo. Vous devriez voir ça entre vous, si vraiment il le faut.

– Pourquoi ? Si ça nous concernait tous avant, je ne vois pas pourquoi je vous en priverais aujourd'hui. Je veux

dire, avant on en parlait ouvertement, et aujourd'hui, tout à coup, il faudrait le faire en catimini ?

– Ivo, arrête !

J'avais enfin réussi à formuler une phrase, et je le regardai. Son regard était un singulier mélange d'amusement, de mépris et d'indifférence.

– C'est fini. Fi-ni ! Si on en a discuté, c'est uniquement parce que vous ne vous faisiez pas franchement du bien. Je ne me suis pas mêlé de vos histoires tant que tout allait bien. Mais ça n'allait plus. Vous vous êtes littéralement déchiquetés. Voilà pour quoi. La famille vous a toujours soutenus. Tu le sais, Ivo.

La franchise de Père m'ôta ce qui me restait d'herbe sous les pieds, et je souhaitai ne jamais être venue. Il fallait que je dise quelque chose, mais la colère me coupait la parole.

– Tu crois ? continua Ivo amusé et il se reversa du vin sans oublier de vérifier le verre de Tulja, avant de reposer la bouteille avec un sourire, voyant qu'il était encore plein. J'ai des doutes, tu vois. Mais pour être sûr, il faudrait remonter bien plus loin en arrière et cela nous gâcherait la soirée. Je ne voudrais pas être mal compris. Je tiens ici à adresser à tous mes sincères remerciements : je vous remercie pour la vie que vous m'avez prêtée. Et toi tout spécialement, Stella : merci. Pour la vie que tu m'as permis de t'emprunter, à *toi*. Merci, vraiment merci.

Il se leva, vida son verre d'un trait, s'excusa, s'inclina démonstrativement et quitta la table. Tulja, consternée, se précipita derrière lui et Leni secoua la tête, scandalisée. Frank soupira et je restai sur ma chaise, pétrifiée. Alors que je savais pertinemment qu'on attendait de moi une explication qui sauverait la soirée. Et soudain, je me moquai bien d'être au cœur de l'action, de la catastrophe en marche ; je me fichai d'être fixée et dévisagée par tout le monde. J'étais calme, ma

colère s'était envolée, et je ne pensais plus qu'à Theo qui dormait paisiblement dans l'ancienne chambre d'enfant, à côté d'Alex et d'Anton, et à qui rien, absolument rien ne manquait sur cette terre. Cette pensée m'apportait plus de paix que ne pouvait m'émouvoir un quelconque esclandre à cette table. Je restai donc assise sans bouger, comme si je n'étais pas concernée. Seuls les regards apeurés de Hanna me rappelaient parfois l'absurdité de ma situation.

– Ce n'est pas simple. Je suis formidablement heureux qu'il soit là et j'aimerais que nous soyons tous heureux. Nous sommes unis et solidaires, c'est ce qui compte. Et... Stella, Stella, tu m'écoutes ?

Mon père s'était penché sur moi et je vis miroiter son reflet fier et orgueilleux dans les yeux de Leni.

– Je ne veux pas qu'on ressorte les vieilles histoires. Tu entends ? C'est son droit d'être là et de nous poser des questions. De *nous* poser des questions, j'insiste : à nous. Pas à toi.

Père parla encore longuement de notre famille et de notre solidarité, et je le trouvai franchement pathétique dans son effort pour sauvegarder ce semblant de paix qui lui avait demandé tant de femmes, d'années et de bouteilles. Il faisait tout pour empêcher son monde de vaciller, et tous, y compris Tulja qui était revenue à table, semblaient le soutenir, mais je savais que je ne ferais rien pour refouler ce passé qui s'était si rapidement, si facilement re-immiscé dans le présent. Intérieurement, j'éprouvais une sorte de joie mauvaise face aux contrariétés, à l'attitude provocante d'Ivo, aux questions qui allaient venir et auxquelles personne ne voudrait donner de réponses. J'eus soudain envie de briser cette chape qui semblait peser sur nous tous pour enfin respirer l'air frais, enfin hurler tout ce qu'il y avait à hurler.